

HAMPTON SIDES

AU ROYAUME DES GLACES

L'IMPOSSIBLE VOYAGE

DE LA JEANNETTE



Paulsen

Création graphique de la couverture : Éléonore Gerbier

Titre original : *In the Kingdom of Ice*

© 2014 by Hampton Sides

© Éditions Paulsen – Paris, 2018

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

HAMPTON SIDES

AU ROYAUME DES GLACES

L'IMPOSSIBLE VOYAGE DE LA JEANNETTE

Préface du Prince Albert de Monaco

Traduit de l'anglais (américain)
par Sophie Aslanides



Paulsen

*« Au royaume des glaces, loin du monde
Des lamentations s'élèvent du navire
Tandis qu'il lutte contre les lames et les tourbillons grondants
Se tord et suffoque dans leur étreinte.
Tout autour, la banquise se fend de convulsions
En fureur, elle fustige sa peau de planches,
Les marins à bout de forces tombent à genoux, suppliants,
Ils rêvent de revoir leurs proches au coin du feu.
La glace affamée l'étreint plus fort,
Pour prévenir la fuite de sa proie,
L'ordre du capitaine résonne sans détour,
"Quittez le navire, tant que vous le pouvez !"
Voyez comme ces hommes rudes gémissent, pleurent,
Alors que le navire défaille, glisse,
Tout en haut des mâts, la plainte des vents hantés
Est un chant funèbre pour le plus loyal des navires,
Qui les a portés si longtemps, et pourtant voilà que dans les ténèbres,
Le fier bateau, disloqué, rejoint les fonds
Et lors que le jour a achevé son œuvre,
Des aurores boréales parent de violet son tombeau. »*

Joachim Ringelnatz, *Le naufrage de la Jeannette*

*Tout le monde n'a pas ce privilège... Il faut avoir souffert avant,
avoir grandement souffert, avoir acquis quelque connaissance
du malheur. De cette façon, les yeux s'ouvrent pour le voir.*

Henry James (1881)

PRÉFACE DU PRINCE ALBERT DE MONACO

La grande saga des explorations polaires est jalonnée d'aventures mêlant indissociablement la tragédie et la gloire. Sans dévoiler les méandres de l'aventure qui est ici contée de manière haletante, et sans déflorer surtout son issue, l'épopée de la *Jeannette*, du commandant De Long et de son équipage se situe indubitablement parmi les plus grandes pages de cette longue et fascinante histoire.

Une histoire faite ici des rêves d'une époque – la fin du XIX^e siècle – à laquelle Hampton Sides redonne sa vie et ses couleurs. Une histoire faite des illusions d'une science alors encore balbutiante, malgré de fulgurants progrès. Une histoire faite des aléas d'un climat dont l'humanité ne percevait pas encore toutes les lois. Une histoire faite surtout de la fascination éternelle que les régions polaires exercent sur l'esprit humain.

Au-delà de cette incroyable aventure et de ses multiples facettes, le récit de Hampton Sides résonne à cet égard d'une manière particulière pour notre époque.

Il rappelle en effet le lien indissociable unissant l'esprit de découverte et l'esprit de progrès. Quelles que soient les difficultés rencontrées, et quel qu'en soit le coût pour ceux qui s'y aventurent, c'est toujours en allant au-delà de ses certitudes que l'humanité avance.

Il rappelle aussi notre difficulté à comprendre et à connaître les pôles. Aujourd'hui encore, ces régions essentielles à notre climat, à nos équilibres et à notre avenir demeurent méconnues, et par conséquent mal protégées.

Il rappelle enfin la toute-puissance d'éléments dont les hommes, aujourd'hui comme hier, ont trop souvent tendance à croire qu'ils peuvent s'affranchir, alors même que leur vie dépend d'eux.

Pour toutes ces raisons, et en plus de l'histoire incroyable qu'il nous fait découvrir, ce livre est un livre important, qui j'espère saura conquérir ses lecteurs francophones.

Mais il est une dernière raison pour laquelle ce livre me tient à cœur, et pour laquelle je lui souhaite de rencontrer un large public : c'est la manière particulièrement vivante et réaliste avec laquelle il dépeint le Grand Nord.

Pour moi qui ai eu la chance de parcourir ces régions – dans des conditions heureusement moins tumultueuses que celles rencontrées par la *Jeannette*, il s'agit là d'une formidable réussite littéraire, en même temps que d'une opportunité unique de faire partager au plus grand nombre la force de ces régions et le respect qu'elles méritent.

A handwritten signature in black ink, reading "Allard de Lamoignon". The signature is written in a cursive style with a prominent flourish at the end of the last name.

Prologue

BAPTÊME DE LA GLACE

Par un matin brumeux de la fin avril 1873, le *Tigress* fendait l'océan entre les floes¹ épars et les icebergs au large de la côte du Labrador. Parti de la baie de la Conception à Terre-Neuve, le trois-mâts goélette équipé d'un moteur à vapeur était en route pour sa saison de chasse au phoque. La matinée était bien avancée lorsque les passagers découvrirent un Inuit, seul dans un kayak, agitant les bras et hurlant à pleins poumons. L'indigène était de toute évidence en difficulté. Il s'était aventuré beaucoup trop loin au large dans les eaux dangereuses de l'Atlantique Nord, plus loin qu'un Esquimau ne l'aurait fait ordinairement. Comme le *Tigress* approchait, il cria, dans un anglais marqué d'un fort accent : « Vapeur américain ! Vapeur américain ! »

L'équipage se pencha par-dessus le bastingage, s'efforçant de décoder les paroles de l'Inuit. À ce moment précis, le brouillard se leva, juste assez pour révéler, à mi-distance, une plaque de glace aux bords déchiquetés, sur laquelle plus d'une douzaine d'hommes et de femmes accompagnés de plusieurs enfants semblait piégée. En voyant le navire, les naufragés poussèrent de soudaines acclamations et tirèrent des coups de feu en l'air.

Le capitaine du *Tigress*, Isaac Bartlett, ordonna la mise à l'eau des canots de sauvetage pour remonter les naufragés. Émaciés, dégoûtants et souffrant de gelures, ceux-ci avaient quelque chose d'halluciné dans le regard. Leurs bouches et leurs dents montraient les traces graisseuses de leur déjeuner à peine achevé, des intestins de phoque.

1. NDT : plaques de glace de différentes tailles constituant la banquise.

« Depuis quand êtes-vous prisonniers sur la glace ? » leur demanda Bartlett.

Le plus âgé du groupe s'avança.

« Depuis le 15 octobre », répondit George Tyson.

Bartlett crut avoir mal compris. Le 15 octobre, c'était cent quatre-vingt-seize jours plus tôt. Les naufragés, d'où qu'ils viennent, avaient passé près de sept mois échoués sur cette plaque de glace, ce « radeau conçu par Dieu » selon Tyson.

Bartlett l'interrogea plus en détail et apprit avec stupeur que ces pitoyables créatures se trouvaient à bord du *Polaris*. Célèbre dans le monde entier, le modeste remorqueur à vapeur, renforcé pour affronter la banquise, était le vaisseau d'exploration d'une expédition polaire américaine en partie financée par le Congrès et soutenue par la Marine américaine. Il avait quitté New London dans le Connecticut deux ans auparavant et, après quelques escales sur la route du Groenland, n'avait plus donné de nouvelles.

Juste après avoir franchi le quatre-vingt-deuxième parallèle, une latitude nautique record à l'époque, le *Polaris* avait été pris dans la glace le long de la côte ouest du Groenland. Puis, en novembre 1871, le commandant de l'expédition, Charles Francis Hall, un visionnaire à la fois excentrique et morose originaire de Cincinnati, était mort dans des circonstances mystérieuses alors qu'il avait bu une tasse de café dans laquelle il soupçonnait qu'on avait mis du poison. Privée de chef, l'expédition était allée à vau-l'eau.

Durant la nuit du 15 octobre 1872, une vaste plaque de glace sur laquelle Tyson et dix-huit autres membres de l'expédition avaient installé un camp temporaire s'était soudain détachée de la banquise et avait entamé sa dérive dans la baie de Baffin. Le groupe de naufragés, composé de plusieurs familles d'Inuits et d'un nouveau-né, ne parvint pas à rejoindre le *Polaris* et dut se résigner à errer sur son floe. Impuissants, ils glissèrent vers le sud pendant l'hiver et le printemps, dormant dans des igloos, se nourrissant de phoques, de narvals, d'oiseaux de mer et de temps en temps d'ours polaires. Comme ils n'avaient pas de combustible, ils ne consommèrent que de la viande crue, des organes et du sang, quand ils en avaient l'occasion.

Blottis sur leur plaque de glace qui rétrécissait jour après jour, ils étaient, selon Tyson, « comme un volant » que se renvoyaient la mer houleuse, des icebergs croulants et de violentes tempêtes, parcourant près de 2 900 kilomètres. Et il ajoutait qu'ils avaient « eu de la chance dans leur malheur », car chose stupéfiante, personne n'était mort.

Sidééré par le récit de Tyson, le capitaine Bartlett fit le meilleur accueil aux infortunés. Il leur offrit un repas chaud composé de morue, de pommes de terre et de café, et le moment venu les déposa à Saint-Jean de Terre-Neuve, où ils retrouvèrent un bâtiment de la Marine américaine qui les ramena tout droit à Washington. On s'empressa d'interroger Tyson et d'autres survivants, qui révélèrent que le *Polaris*, bien qu'endommagé, était selon toute vraisemblance encore entier et que les membres restants de l'expédition – quatorze personnes – étaient peut-être toujours en vie, prisonniers de leur navire qui prenait l'eau quelque part là-haut, dans les glaces du Groenland. Les autorités navales apprirent, grâce à un contre-interrogatoire, qu'un grave problème de commandement s'était posé dès le départ du *Polaris*, qu'il avait été question de mutinerie, et qu'il était bien possible que Charles Hall ait été empoisonné. (Près d'un siècle plus tard, lors d'une enquête médico-légale, on exhuma son cadavre et on décela une quantité toxique d'arsenic dans les tissus prélevés.) Tyson confirma qu'il s'était passé quelque chose de condamnable, mais refusa de donner des noms. « Ceux qui ont entravé et saboté cette expédition n'échapperont pas à Dieu ! » vociféra-t-il.

Le public américain, abasourdi par le lamentable récit d'une équipée nationale qui avait tourné au désastre, réclama à cor et à cri qu'on envoie des secours dans l'Arctique rechercher les survivants. Avec l'approbation du Président Ulysses S. Grant, la Marine des États-Unis affréta promptement l'*USS Juniata* sous le commandement de Daniel L. Braine. La corvette, éprouvée par les batailles, avait été très utile lors du blocus de l'Atlantique durant la guerre de Sécession. À travers toute l'Amérique, la presse célébra son départ de New York le 23 juin. La mission du *Juniata* réunissait tous les ingrédients requis : une palpitante histoire de sauvetage de portée nationale, une enquête policière au parfum d'intrigues et peut-être même de meurtre. C'est pourquoi un correspondant du *New York*

Herald rejoindrait le *Juniata* à Saint-Jean pour couvrir l'expédition. Ses articles créèrent le feuilleton sensationnel de la fin de l'été 1873.

Le second capitaine du *Juniata* était un jeune lieutenant originaire de New York. Vingt-huit ans, des yeux gris-bleu au regard aigu derrière ses lunettes pince-nez, George De Long était un homme pressé d'accomplir de grandes choses. Issu de l'École Navale américaine, les cheveux roux et le teint clair, il avait une moustache touffue qui retombait bas sur les coins de sa bouche. Il était imposant, avait les épaules larges, et pesait près de cent kilos. Chaque fois qu'il avait un moment pour s'asseoir, on le trouvait en train de fumer sa pipe en écume, plongé dans un livre. La chaleur de son sourire et la douceur de son visage plein étaient corrigées par une certaine dureté dans la ligne de la mâchoire, un trait que les observateurs notaient souvent. De Long était un homme du genre déterminé, fonceur, efficace, qui aimait aller au bout des choses et était dévoré d'ambition. L'une de ses expressions favorites, sa devise en quelque sorte, était : « Exécution ! »

De Long avait navigué dans de nombreuses contrées du monde, en Europe, dans les Caraïbes, en Amérique du Sud, et tout le long de la côte est des États-Unis, mais il n'était jamais allé dans l'Arctique, et il n'était pas particulièrement impatient de partir, plus habitué aux tropiques. Il n'avait pas prêté beaucoup d'attention à la grande quête du pôle Nord qui avait causé une furieuse obsession chez des explorateurs comme Hall et enthousiasmé le public. Pour De Long, le voyage du *Juniata* au Groenland n'était qu'une mission de plus.

Il ne sembla pas très impressionné par Saint-Jean, où le *Juniata* fit escale pour embarquer des provisions et où des charpentiers recouvrirent sa proue de plaques de fer pour le préparer à affronter la glace. Lorsque le *Juniata* atteignit le hameau à demi gelé de Sukkertoppen², sur la côte sud-ouest du Groenland, De Long écrivit à sa femme : « De ma vie je n'ai vu un pays aussi morne et d'une telle désolation, et j'espère que je ne me retrouverai jamais naufragé dans un endroit à ce point oublié de Dieu... La "localité", telle qu'elle se présente, consiste en deux maisons et quelque chose comme une

2. NDE : aujourd'hui appelé Maniitsoq.

dizaine de huttes de bois et de terre. Je suis entré dans l'une d'entre elles, et depuis je souffre de démangeaisons terribles. »

De Long était extrêmement épris de son épouse, Emma. Être si loin d'elle lui était pénible. Ils étaient mariés depuis plus de deux ans, mais s'étaient à peine vus, car il était presque constamment en mer. Leur bébé, Sylvie, lui était pour ainsi dire inconnu. Selon Emma, son mari était un homme « destiné à être toujours séparé de ceux qu'il aimait ». C'était la vie d'un officier de carrière dans la marine.

Par moments, pourtant, De Long rêvait de prendre un congé et de vivre une autre existence avec Emma et Sylvie, quelque part dans l'Ouest américain, ou à la campagne dans le sud de la France. Depuis le Groenland, il fit part de son envie à Emma. « Je ne peux pas m'empêcher de penser combien nous serions plus heureux si nous étions ensemble. Lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, je fais tant de projets... Comme il serait bon de nous installer dans quelque endroit tranquille en Europe, et de passer un an seuls, là où le Département de la Marine ne m'importunerait pas avec ses ordres, là où rien ne viendrait troubler notre quiétude. Chérie, lorsque j'aurai achevé ce voyage, il sera sûrement possible que j'obtienne un congé d'un an ; nous pourrions le passer dans un endroit où la vie ne serait pas chère et où nous pourrions avoir une petite maison à nous. Ne penses-tu pas que ce serait envisageable ? »

Cependant, le dédain de De Long pour le paysage polaire ne résista pas longtemps. Alors que le *Juniata* franchissait le cercle arctique et remontait rapidement la côte déchiquetée à l'ouest de la plus grande île du monde, le charme commença à opérer. La solitude grandiose de l'Arctique, ses mirages et ses étranges jeux de lumière, ses auréoles lunaires et ses halos rouge sang, ses atmosphères denses, brumeuses, qui modifiaient et magnifiaient les sons, lui donnaient l'impression de vivre sous un dôme, de respirer un air rare et pur. Il fut envoûté par le phénomène de la « clarté des glaces », cette lueur spectrale à l'horizon qui indiquait la présence d'une vaste banquise. Le décor devenait de plus en plus spectaculaire : les fjords creusés dans la glace, les icebergs colossaux tout juste détachés des glaciers, le crissement de l'écume gelée qui léchait la banquise, les phoques annelés dont

seul le museau sortait des trous dans la glace, les baleines boréales qui soufflaient leur jet dans les eaux grises et profondes du chenal. C'était la nature sauvage la plus pure que De Long ait jamais vue, et il en tomba follement amoureux.

Vers la fin juillet, lorsque le *Juniata* arriva à Disko, une île balayée par les vents, située haut sur la côte du Groenland, parcourue de sources chaudes bouillonnantes et imprégnée de légendes vikings, le baptême de la glace était presque achevé pour De Long. Vêtu de pied en cap de fourrures et portant des bottes en peau de phoque, il s'était totalement jeté l'aventure. « Nous avons embarqué douze chiens de traîneau, et nous offrons un joli spectacle désormais : le navire est noir de crasse et de suie, avec des chiens parqués au milieu du charbon, des moutons attachés à l'avant et des quartiers de bœuf qui pendent accrochés de tous les côtés, au milieu des poissons. Nous sommes vraiment parés pour aller n'importe où. »

Comme il remontait vers le nord, De Long était de plus en plus tarauté par les mystères de l'expédition de Francis Hall. Où avait-elle mal tourné ? Quelles décisions l'avaient menée à sa perte ? Où était le *Polaris* ? Y avait-il des survivants ? En tant qu'officier de marine, il était sensible aux questions de hiérarchie, de discipline, et de motivation ; à la manière dont on montait une opération, et la façon dont cette organisation pouvait s'effondrer. Il était entraîné dans une aventure infiniment plus captivante que sa vie habituelle en mer, d'ordinaire bien ennuyeuse.

Le 31 juillet, lorsque le *Juniata* arriva à Upernavik, un minuscule village pris dans la glace à 650 kilomètres au nord du cercle arctique, l'enquête s'étoffa. De Long et le capitaine Braine se rendirent à terre pour rencontrer Krarup Smith, l'inspecteur royal pour le nord du Groenland. Charles Hall y avait fait escale deux ans auparavant. Smith ignorait où se trouvait le *Polaris*, mais il rapporta un détail singulier : Hall, prétendit-il, avait le pressentiment qu'il allait mourir. En arrivant à Upernavik, il fit allusion à des dissensions au sein de l'équipage ; certains hommes conspiraient pour lui retirer le commandement. Hall était tellement persuadé qu'il ne rentrerait jamais chez lui qu'il confia à la garde du fonctionnaire danois un paquet contenant de précieux papiers et objets.

Selon le reporter du *New York Herald*, Martin Maher, Smith « relata avec une extrême minutie les détails d'une dispute » au cours de laquelle certains membres de l'expédition « tentèrent de monter l'équipage du navire contre Hall ». À entendre Smith, l'expédition était condamnée avant même de s'aventurer dans les glaces. « Les officiers et l'équipage du *Polaris* étaient complètement démoralisés », selon Maher, et « le capitaine Hall avait de toute évidence une appréhension ou une prémonition sur sa mort prochaine ».

Upernavik était la destination la plus septentrionale à laquelle le capitaine Braine pensait qu'il était sage d'amener le *Juniata*. En dépit de sa cuirasse de fer, il n'était pas conçu ni équipé pour naviguer au milieu de grandes étendues de glace. Toutefois, il y avait à bord un bateau plus petit, plus maniable, capable de se frayer un passage dans le chaos d'icebergs et de floes. Gréé en sloop, celui qu'on avait surnommé le *Petit Juniata* était une embarcation d'une longueur de huit mètres cinquante, pourvue d'un modeste moteur à vapeur qui actionnait une hélice à trois pales. Il devait permettre à une demi-douzaine d'hommes de poursuivre les recherches sur 650 kilomètres le long de la côte, jusqu'à un endroit nommé le cap York. Cette exploration secondaire, qui nécessiterait plusieurs semaines, était au mieux une entreprise incertaine. À peine plus grand qu'une chaloupe, le *Petit Juniata* semblait terriblement vulnérable. Des champs de glace comme ceux-ci avaient fracassé des flottes entières de baleiniers. Braine savait qu'il ne pouvait ordonner à quiconque de se lancer dans cette mission risquée ; il lui fallait compter sur des volontaires.

De Long fut le premier à lever la main, et il fut vite décidé qu'il serait le capitaine du petit esquif. Le second serait un officier issu de l'École Navale, un homme calme et fiable nommé Charles Winans Chipp. Sept autres décidèrent d'unir leur sort à celui de De Long, dont un interprète esquimau, un pilote des glaces et Martin Maher, le reporter du *Herald*. Braine leur fit ses adieux, après avoir transmis par écrit à De Long ses instructions qui se concluaient ainsi : « J'attendrai avec un grand intérêt votre retour au navire, après la mission périlleuse pour laquelle vous vous êtes porté volontaire. »

Ils se détachèrent du *Juniata* le 2 août, emportant des provisions pour soixante jours et remorquant un canot chargé de six cents kilos

de charbon. Le petit moteur à vapeur haletait tandis que De Long se faufilait entre des îles voilées de brouillard et des milliers de petits icebergs qu'on appelait des *growlers*. Ils s'arrêtèrent dans quelques hameaux inuits perdus – Kingittok, Tasiusaq –, puis s'enfoncèrent dans le néant, évitant les icebergs à côté desquels le bateau paraissait minuscule.

Maher n'avait « jamais vu un spectacle aussi grandiose... Quand on laissait son regard errer sur les immenses champs de glace, scintillants dans les rayons du soleil, et sur les milliers d'énormes icebergs escarpés qui dérivaienent comme à contrecœur jusque dans la baie de Baffin, on était saisi d'effroi et de respect devant la formidable majesté des éléments, et l'on se demandait comment il était possible qu'on ne soit pas écrasé, réduit à l'état d'atomes ».

Finalement, le *Petit Juniata* fut immobilisé dans une banquise compacte. L'équipage était enveloppé par un brouillard givrant très dense, et le gréement fut recouvert de glace. Pour se libérer des glaces, De Long fit donner de tels coups de boutoir que les planches de *Greenheart*, clouées pour renforcer la coque, se fendirent. « Totalemment bloqués, nous étions désormais dans une situation des plus périlleuses, et menacés d'écrasement d'un instant à l'autre. Nous avons fini par forcer le passage vers l'ouest, et après une formidable lutte de douze heures, nous avons retrouvé les eaux libres », raconta Maher.

De Long était le plus heureux des hommes. Le lieutenant Chipp et lui prenaient plaisir à ce voyage, et se montraient à la hauteur de ses défis. « Notre bateau est une merveille, il ne lui manque que la parole. Toutefois, ne t'inquiète pas si tu n'as pas de mes nouvelles pendant quelque temps. Si par accident nous devons être pris dans la glace tout l'hiver, je ne pourrais me manifester avant le printemps. Mais courage ! Je compte être de retour au navire dans quinze jours », écrivait-il à Emma dans une lettre transmise plus tard.

À 65 kilomètres au sud du cap York, De Long amarra le bateau à un grand iceberg afin de tailler des blocs de glace pour renouveler la provision d'eau douce. Soudain, une large fracture se produisit à la base de l'iceberg qui les surplombait. Sentant le danger, De Long s'écarta une seconde à peine avant qu'un énorme bloc de glace ne tombe dans la mer à grand fracas, faisant vaciller l'iceberg entier

qui se retourna. S'il s'était trouvé quelques mètres plus près, le *Petit Juniata* aurait été anéanti.

Jusque-là, De Long n'avait vu aucune trace du *Polaris*, ni d'éventuels survivants ; sa quête était peut-être chimérique. Comment retrouver le *Polaris* dans l'immensité de cette contrée désertique noyée de brouillard ? Tandis qu'il approchait du soixante-quinzième parallèle, la complexité de l'Extrême Arctique se déploya devant lui comme la grande énigme de l'humanité. Il ne s'était jamais senti aussi vivant, aussi investi. Il était en train de devenir ce que les scientifiques spécialistes de l'Arctique appellent un « pagophile », une créature qui n'est jamais plus heureuse que sur la glace.

Le 8 août, alors que le *Petit Juniata* était enveloppé par un épais brouillard, la mer devint agitée, et en quelques heures la minuscule embarcation tanguait dangereusement au milieu des bourrasques et de grosses vagues chargées de blocs de glace. « Des paquets de mer se déversaient à bord, un déluge de gouttelettes retombait, inondant tout sur le bateau. Nos efforts pour écoper ne semblaient guère avoir d'effet. » La tempête transforma les champs de glace en véritable maelström, tout en brisant des morceaux des icebergs environnants pour les précipiter dans la mer démontée. Le *Petit Juniata* risquait à tout moment d'être broyé. « Rétrospectivement, j'en tremble, et je dirais que c'est seulement par un miracle de la Divine Providence que nous fûmes sauvés », se souvint De Long. Tandis que Martin Maher raconta dans le *Herald* : « Les vagues déchaînées se jetaient brutalement contre ces montagnes de glace, brisant de gigantesques blocs qui tombaient dans la mer dans un vacarme assourdissant. La destruction du bateau et de tous ceux qui s'y trouvaient paraissait imminente. Nous étions captifs dans cet endroit terrible, menacés d'être anéantis par de terrifiantes cataractes de glace. »

La tempête fit rage pendant trente-six heures. Par miracle, le *Petit Juniata* tint bon, et lorsque les éléments s'apaisèrent, De Long était résolu à reprendre sa course vers le cap York sans se laisser intimider par les inquiétants champs de glace qui s'étendaient devant lui. Mais la provision de charbon s'amenuisait dangereusement et ses hommes étaient en piteux état, transis, affamés, trempés jusqu'aux os. Il ne pouvait non plus rallumer la chaudière, car le petit bois

et l'amadou étaient saturés d'eau. Après avoir gardé une allumette contre sa peau pendant plusieurs heures, un marin parvint cependant à allumer une bougie, et bientôt le moteur à vapeur se mit à crachoter, revenant à la vie.

De Long continua donc sa route en enfonçant la glace pendant encore une journée, mais il pressentait que poursuivre le voyage serait plus que téméraire. Il devait peser combien « la vie des membres de [leur] petit groupe pouvait être mise en danger », écrasé par le poids d'une responsabilité qu'il ne désirait plus jamais avoir. Il conféra avec le lieutenant Chipp, qu'il en était venu à admirer pour son calme et ses jugements pondérés. Le 10 août, George De Long fit une chose dont il n'était pas coutumier : il renonça. « Il était hors de question de poursuivre la recherche des hommes du *Polaris*. » Ils s'étaient avancés de plus de 650 kilomètres, ils avaient franchi le soixante-quinzième parallèle, mais à seulement 13 kilomètres du cap York, le *Petit Juniata* rebroussait chemin. (Fait inconnu de De Long, tous les survivants restants du *Polaris*, quatorze au total, avaient été recueillis en juin par un baleinier écossais. Ils seraient emmenés à Dundee, en Écosse, et ne rentreraient pas chez eux, aux États-Unis, avant l'automne.)

Le *Petit Juniata* redescendit vers le sud à travers des champs de glace intermittents. N'ayant plus de charbon pour alimenter le moteur à vapeur, on improvisa et ce furent des quartiers de porc qui nourrirent la chaudière. Après un voyage aller-retour de près de 1 300 kilomètres, le *Petit Juniata* retrouva son navire-mère à la mi-août. Le capitaine Braine avait pratiquement abandonné l'idée de revoir la chaloupe à vapeur, et De Long fut accueilli en héros à bord du *Juniata*. « Sur le navire régnait un enthousiasme délirant, les hommes suspendus au grément nous acclamaient. Quand j'ai pris pied sur la coursive, engoncé dans mes fourrures au point qu'on ne me voyait presque plus, ils m'ont autant fêté que si je revenais d'entre les morts, et lorsque le Capitaine m'a serré la main, il tremblait des pieds à la tête. »



Le *Juniata* retourna à Saint-Jean, puis prit la route de New York, où il arriva en grande fanfare à la mi-septembre. Sur le quai,

De Long évita les reporters et s'esquiva sans un mot pour rejoindre sa femme et son bébé.

Emma remarqua immédiatement le changement. George avait eu vingt-neuf ans au Groenland, mais ce n'était pas cela. Il y avait quelque chose chez lui de fondamentalement différent, de nouveau, dans le regard, dans l'attitude, comme s'il avait contracté une fièvre. « Cette aventure l'avait profondément marqué et ne le laissait pas en repos », écrivit Emma qui commençait à se douter que le congé sabbatique qu'il voulait prendre avec elle dans la campagne française ne se concrétiserait jamais. « George avait désormais le virus du Pôle dans le sang. » Il parlait déjà de retourner en Arctique et se plongea dans la littérature, les cartes de la région. Puis il se porta volontaire pour la prochaine expédition de la Marine à destination du Grand Nord.

La question essentielle, celle qui avait animé Charles Hall et d'autres explorateurs avant lui, travaillait De Long : comment l'homme pourrait-il atteindre le pôle Nord ? Et à quoi ressemblerait-il ? Y avait-il des routes en eaux libres ? Des espèces inconnues de poissons et d'animaux ? Des monstres qui vivaient sur la glace ? Voire des civilisations perdues ? Y avait-il, comme beaucoup le pensaient, des tourbillons qui vous emmenaient jusqu'aux entrailles de la Terre ? Des mammouths laineux et autres créatures préhistoriques erraient-ils encore dans les solitudes de l'Arctique ? Quelles autres merveilles naturelles trouverait-on peut-être en route ? Ou alors, le Pôle était-il tout autre chose, un pays verdoyant réchauffé par de vastes courants marins ?

Plus il s'interrogeait, « plus son désir grandissait d'apporter cette réponse qui seule satisferait le monde » selon Emma. L'Arctique l'avait envoûté, et dès qu'il fut de retour à New York, ce grand mystère se mit à l'obnubiler.

L'équipage de la *Jeannette*

Officiers de marine

Lieutenant George De Long, commandant
Lieutenant Charles Chipp, second
Lieutenant John Danenhower, officier de navigation
George Melville, chef mécanicien
Dr James Ambler, médecin

Scientifiques civils

Jerome Collins, météorologue
et correspondant du *New York Herald*
Raymond Newcomb, naturaliste

Marins spécialisés

William Dunbar, pilote de la glace
John Cole, maître d'équipage
Walter Lee, mécanicien
James Bartlett, pompier de première classe
George Boyd, pompier de deuxième classe
Alfred Sweetman, charpentier

Matelots

William Nindemann
Herbert Leach
Carl Görtz
Edward Starr
Heinrich Kaack
Frank Mansen
Adolph Dressler
Walter Sharvell
Louis Noros
Henry Wilson
Peter Johnson
Henry Warren

Albert Kuehne
Hans Erichsen
Nelse Iverson
George Lauterbach

Cuisinier et Stewart

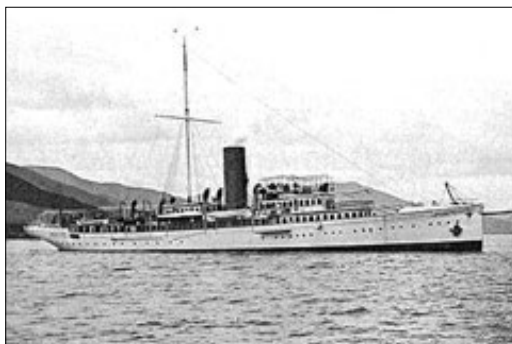
Ah Sam
Charles Tong Sing

Chasseurs et conducteurs de chiens inuits

Alexey
Aneguin



James Gordon Bennett junior (The New York Public Library, Astor, Lenox and Tilden Foundations).



Le Lysistrata, l'un des nombreux yachts de Bennett (Photo supplied by Peter Stewart).

**A Shocking Sabbath Carnival of
Death.**

SAVAGE BRUTES AT LARGE.

**Awful Combats Between the
Beasts and Citizens.**

THE KILLED AND WOUNDED,

**Gen. Duryee's Magnificent
Police Tactics.**

BRAVERY AND PANIC

**How the Catastrophe was Brought
About—Affrighting Incidents.**

PROCLAMATION BY THE MAYOR.

**Gov. Dix Shoots the Bengal
Tiger in the Street.**

CONSTERNATION IN THE CITY.

Another Sunday of horror has been added to those already memorable in our city annals. The sad and appalling catastrophe of yesterday is a further illustration of the unforeseen perils to which large communities are exposed. Writing even at a late hour, without full details of the terrors of the evening and night, and with a necessarily incomplete list of the killed and mutilated, we may pause for a moment in the widespread sorrow of the hour to cast a hasty glance over what will be felt as a great calamity for many years. Few of the millions

Le canular du zoo dans le New York Herald du 9 Novembre 1874 (Stanford University Newspaper Archive).

NOTES

PROLOGUE

- 11 Par un matin brumeux : pour raconter la découverte de Tyson et de son équipe je me suis principalement appuyé sur le récit de Tyson, *Arctic Experiences* publié en 1874, *Le Robinson de la Banquise* de Chauncey Loomis, *Trial by Ice* de Richard Parry et des articles de journaux publiés dans le *New York Herald* en 1873.
- 12 « Radeau conçu par Dieu » : *Arctic Experiences*, 230.
- 13 « Comme un volant » : *ibid*, 322.
- 13 « Eu de la chance dans leur malheur » : *ibid*, 310.
- 13 « Ceux qui ont entravé et saboté cette expédition » : *ibid*, 232.
- 14 « Exécution ! » : *Explorer's Wife* d'Emma Wotton De Long, 54.
- 14 « De ma vie je n'ai vu un pays aussi morne » : *ibid*, 70.
- 14 « La "localité", telle qu'elle se présente » : *ibid*, 71.
- 15 « Destiné à être toujours séparé de ceux qu'il aimait » : *ibid*, 58.
- 15 « Je ne peux pas m'empêcher de penser » : *ibid*, 85.
- 17 « Relata avec une extrême minutie » : *New York Herald*, 10 septembre 1873.
- 17 « Les officiers et l'équipage du Polaris » : *ibid*.
- 17 « J'attendrai avec un grand intérêt » : *Voyage de la Jeannette* de George De Long.
- 18 « Jamais vu un spectacle aussi grandiose » : *New York Herald*, 10 septembre 1873.
- 18 « Totalement bloqués » : *ibid*.
- 18 « Notre bateau est une merveille » : *Explorer's Wife*, 74.
- 19 « Des paquets de mer se déversaient à bord » : *Voyage de la Jeannette*.
- 19 « Rétrospectivement, j'en tremble » : *ibid*.
- 19 « Les vagues déchaînées » : *New York Herald*, 10 septembre 1873.
- 20 « La vie des membres de notre petit groupe » : *Voyage de la Jeannette*.
- 20 « Il était hors de question de poursuivre la recherche » : *Explorer's Wife*, 81.
- 20 « Sur le navire régnait un enthousiasme délirant » : *Voyage de la Jeannette*.
- 21 « Cette aventure l'avait profondément marqué » : *Explorer's Wife*, 89.
- 21 « Plus son désir grandissait » : *Voyage de la Jeannette*.

PARTIE I – UN IMMENSE DÉSERT BLANC

- 25 Le soir du dimanche 8 novembre 1874 : la description du grand canular s'appuie sur l'article originalement publié dans le *New York Herald* du 9 novembre 1874, puis dans différentes éditions. Voir aussi *The James Gordon Bennetts* de Don C. Seitz, 304-339 et *The Scandalous Mr Bennett* de Richard O'Connor, 131.
- 27 « La capacité de s'emparer de situations » : *The James Gordon Bennetts*, 271.
- 28 « Dont elle dévorait la tête » : *New York Herald*, 9 septembre 1874.
- 28 « S'être gorgée du sang » : *ibid*.
- 28 « Fort occupés à panser les horribles plaies » : *ibid*.
- 28 « Les hôpitaux sont débordés par l'afflux de blessés » : *ibid*.
- 28 « En gémissant » la lecture de ce remarquable récit : *The James Gordon Bennetts*, 337.
- 29 « Bien entendu, l'intégralité du récit » : *New York Herald*, 9 septembre 1874.
- 29 « Dans quelle mesure New York est-elle préparée » : *ibid*.
- 30 « Une telle histoire, si bien préparée » : *The Scandalous Mr Bennett*, 132.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
Prologue	11
PARTIE I – Un immense désert blanc	
1. « Révoltante cavalcade macabre ce dimanche »	25
2. <i>Nec plus ultra</i>	32
3. Un des rois de la Création	41
4. Pour vous, je relèverai tous les défis	47
5. Le passage du Pôle	58
PARTIE II – Le génie de la nation	
6. Le « moteur du monde »	73
7. Satisfaction	83
8. Le Sage de Gotha	96
9. Le <i>Pandora</i>	108
10. Trois ans ou l'éternité	115
11. Bénédiction	123
12. Une seconde chance	127
13. L' U.S. Arctic Expedition	132
14. Tout ce qui est en le pouvoir de l'homme	148
15. Le nouveau conquérant	158
PARTIE III – Un pays admirable où apprendre la patience	
16. Un cul-de-sac	175
17. Pincé	178
18. Remous chez les gens en vue	191
19. Si par malheur	193
20. Une chimère et un traquenard	197
21. L'éternité, ou presque	210
22. Des mains invisibles	212

PARTIE IV – Nous ne perdons toujours pas courage

23. Seuls sur la mer de glace.....	227
24. Découverte d'une terre	239
25. Des nouvelles	254
26. Le coup de grâce	269

PARTIE V – Les confins de la Création

27. Tous <i>mucky</i>	283
28. <i>Nil desperandum</i>	293
29. Le continent fantôme	306
30. Une seconde terre promise	316
31. Huit précieuses journées.....	331
32. Le monde connu.....	341
33. Sur la mer cruelle et déchaînée.....	357

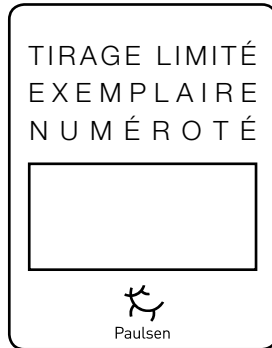
PARTIE VI – Le murmure des étoiles

34. Quatorze hommes chanceux	371
35. « Quand vous serez à New York, souvenez-vous de moi »	383
36. Jusqu'à mon dernier dollar, s'il le faut.....	399
37. Pantomimes frénétiques.....	404
38. Un horrible cauchemar	413
39. Morne blancheur.....	428
40. La nation russe est avec vous	440
41. « Plus impatientement que les sentinelles n'attendent le matin ».....	448
42. Un farouche chant funèbre pour l'éternité	459

Épilogue.....	461
---------------	-----

Illustrations.....	473
Notes.....	481
Bibliographie	502
Remerciements	508

Il a été tiré de cet ouvrage
300 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie), en août 2018
Dépôt légal : septembre 2018
ISBN : 978-2-35221-274-4

Hampton Sides

La Jeannette

L'impossible aventure

À la fin du XIXe siècle nombreux, étaient ceux obsédés par l'une des dernières régions non cartographiées du globe : le pôle Nord. James Gordon Bennett, patron du New York Herald Tribune, qui avait attiré l'attention en envoyant Stanley chercher Livingstone en Afrique pour le compte de son journal, lance une expédition dans les eaux du Grand Nord. Pour se faire, il confie son commandement au jeune officier de marine, George Washington De Long.

Le 8 juillet 1879, l'USS Jeannette quitte San Francisco avec 33 hommes à son bord, sous le regard d'une foule en transe, contaminée par la fièvre arctique.

Une fois passé les comptoirs d'Alaska, puis le détroit de Béring, le bateau est pris dans les glaces et dérive. Au bout de deux ans d'un voyage éprouvant, la coque se brise et l'équipage est contraint d'abandonner le navire. Seuls sur la banquise, avec de maigres ressources, les naufragés entament une longue marche dans l'enfer gelé de l'une des zones les plus isolées au monde.

Wade Hampton Sides, dit Hampton Sides, né en 1962 à Memphis (Tennessee), est un journaliste et historien américain.

Rédacteur en chef du magazine Outside, il écrit aussi régulièrement pour National Geographic, The New Yorker, Esquire ou The Washington Post.

Exemplaire gratuit
Ne peut être vendu